Chapitre 5 : Stabilisation

Par Lulantis

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Après le petit-déjeuner, Henry avait généreusement prêté son ordinateur à Renard et s'était retiré dans sa chambre. Cela faisait quasiment une semaine qu'ils étaient sans cesse collés l'un à l'autre (excepté quand Renard boudait), une semaine qu'Henry faisait attention à ce qu'il faisait et disait pour ne pas effrayer Renard, une semaine que tout tournait autour de leurs blessures respectives et des événements dont ils ne parlaient pas.

Henry avait besoin d'un break.

Il s'était préparé une tisane — *Saveur du soir*, même s'il était dix heures du matin — et avait repris la lecture de son traité sur l'*Étude comparative du libre arbitre à travers les siècles*, sujet qui lui tenait à cœur. Particulièrement maintenant que lui-même avait perdu le sien quelques heures, dans des circonstances qui auraient pu se révéler catastrophiques.

Il aurait préféré se prélasser devant quelque chose de plus léger, mais il n'avait toujours pas trouvé comment demander à Renard ce que son *PlayBot magazine* faisait dans sa chambre…

*

Henry prépara du café, et servit deux tasses qu'il porta à table.

— Il reste des biscuits ? demanda Renard en s'approchant.

— Il y a des biscuits dans la boîte rouge.

— Je voulais dire des *vrais* biscuits.

Henry leva les yeux vers lui.

— Depuis quand tu es difficile sur la nourriture, toi ?

— J'ai pas envie de me casser une dent sur tes biscuits de guerre, répondit Renard en haussant les épaules.

— Dans ce cas, non, il n'y a plus de biscuits. Il n'y a plus non plus de légumes frais, ni de viande.

— Ni de Whiz…

Renard soupira en s'asseyant. Il était encore prudent, mais Henry avait constaté qu'il pouvait rester assis presque un quart d'heure avant que la position ne devienne trop inconfortable.

— Il va falloir aller chercher du ravitaillement, dit Henry en observant la réaction de son ami.

Renard grimaça.

— J'aime pas particulièrement les légumes. Et la viande séchée me va très bien.

— Tu es convalescent, argumenta Henry. Tu as besoin de te nourrir correctement.

Renard ne répondit rien, et Henry savait bien ce qu'il pensait : ils avaient eu la même conversation la veille. Mais si les pièces détachées pouvaient attendre, le stock de nourriture, lui, baissait inexorablement. Même s'ils pouvaient tenir un moment avec leurs conserves maison, ils ne pourraient pas rester terrés au labo indéfiniment.

— On peut aller ensemble au potager, proposa Henry. Sans parler de l'état de nos réserves, tout va mourir si on ne s'en occupe pas. Ça fait déjà presque dix jours.

— Tu crois ? demanda Renard d'un air pas très rassuré.

— C'est à deux pas d'ici. Hier, tu étais prêt à aller à l'autre bout de Paris.

Renard resta silencieux, le nez dans son café.

— Ça nous fera du bien de prendre l'air, insista Henry. Et de faire une activité physique.

— Je suis blessé, tenta Renard.

— Ne crois pas que je vais tout faire ! Tu as un bras fonctionnel : tu peux tenir un arrosoir. L'un de nous peut monter la garde pendant que l'autre travaille.

*

Armés chacun d'un pistolet, ils parcouraient avec prudence les couloirs qui menaient à la surface. Même s'ils ne pouvaient pas emprunter la route la plus courte, qui finissait par une échelle à laquelle Renard ne pourrait pas grimper, il ne leur faudrait que quelques minutes pour quitter les souterrains, et quelques autres pour atteindre leur destination.

Renard sursauta, bousculant presque Henry, et pointa son arme vers un couloir adjacent.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Henry, dressant son arme lui aussi.

— J'ai cru voir bouger quelque chose.

Henry, lui, ne voyait rien.

— Sans doute un rat, supposa-t-il.

— Sans doute, oui…

Renard était nerveux, sa main crispée sur son arme et le regard aux aguets. À deux autres reprises, il se figea, pressentant un danger inexistant. Ils atteignirent heureusement la surface sans faire de plus mauvaise rencontre qu'un rat de taille normale et quelques araignées qui s'enfuirent à leur approche.

La marche en extérieur fut plus agréable. Henry ne se lassait pas de la sensation de l'air frais

qui agitait ses cheveux et dérangeait sa moustache. Après avoir vérifié qu'aucun danger ne les guettait, il ferma les yeux quelques secondes pour imaginer un monde en meilleur état et humer l'odeur de terre et de poussière autour de lui, si différente de celle des souterrains.

Arrivés à leur petit coin de verdure, Henry examina la palissade. De la terre avait été retournée, on voyait des traces de griffures sur la tôle, et des poils étaient coincés dans les barbelés.

— Quelque chose a essayé d'entrer, remarqua Renard.

Henry désactiva les systèmes de sécurité et poussa le portail. Il s'aventura à l'intérieur avec prudence, prêt à réagir au moindre signe d'un intrus dans leur potager. Mais rien ne bougeait. Il fit signe à Renard de venir et ils refermèrent derrière eux.

À l'intérieur de l'enclos, les légumes avaient souffert de la chaleur et les mauvaises herbes commençaient à pousser. Plus inquiétant : plusieurs plants avaient été bousculés, des légumes déterrés et partiellement mangés.

— Quelque chose *est* entré.

— Reste à savoir si c'est reparti…

Henry se saisit d'un râteau et fit le tour du jardin. Il faisait du bruit et fouillait les recoins à l'aide du manche du râteau, espérant débusquer l'animal terré quelque part. À côté du portail, arme au poing, Renard se tenait prêt à intervenir si quelque chose de dangereux se montrait.

Ils ne trouvèrent rien. En approchant les citernes, Henry vit qu'un tuyau était percé ; une des citernes était vide et les tomates baignaient dans une mare boueuse.

— Notre invité a rongé la gaine métallique, indiqua-t-il.

— Un RTI(1), alors, supposa Renard en s'approchant.

— Sûrement. L'un dans l'autre, il n'y a pas beaucoup de dégâts. Mais ça date quand même de plusieurs jours.

— Tu crois qu'ils sont repartis ?

— En abandonnant tous ces légumes ? Non. Je pense plutôt qu'il n'y en a qu'un ou deux qui se terrent quelque part.

— Un ou deux, c'est gérable.

N'ayant rien trouvé dans le jardin, Henry se dirigea vers l'abri où ils stockaient le gros de leur matériel. Une fenêtre était cassée.

Il ouvrit la porte et fut immédiatement renversé par une énorme masse brune. Des dents et des griffes l'attaquèrent, et il protégea de son mieux ses zones sensibles — il avait déjà assez de câbles arrachés comme ça !

Un coup de feu claqua, et l'attaque cessa. La masse au-dessus d'Henry s'affaissa sur lui, lourde, immobile. Il la repoussa et se releva.

— Merci, fit-il.

Renard lui répondit d'un simple hochement de tête, tendu.

Henry entra dans l'abri. Il activa un interrupteur… mais la lumière ne se fit pas : un autre câble rongé, certainement. Il y avait une lampe de poche sur une étagère, et il se dirigea par là.

Avant de l'atteindre, il se figea. Il y avait un bruit, un piétinement furtif. Un autre rat ? Si c'était le cas, il l'aurait déjà attaqué, et les RTI ne partageaient leur territoire avec rien d'autre.

À moins que…

Henry attrapa la lampe et l'alluma, puis il la braqua en direction du bruit.

Il soupira.

Dans un nid fait de bouts de bois, de morceaux de tissus et de paille, trois bébés RTI s'agitaient. Ils étaient déjà gros comme des petits chiens.

Henry resta immobile un instant.

Ils n'avaient rien d'impressionnant. Trois boules de poils aux oreilles trop grandes, qui cherchaient maladroitement la chaleur d'un corps qu'ils ne trouveraient plus.

Il leva son arme.

*

Henry répara les dégâts matériels, pendant que Renard désherbait et arrosait les plants de légumes. Ils mirent les légumes détruits au compost et fourrèrent ceux encore consommables dans un sac. Henry plaça les corps des quatre RTI dans deux autres sacs dont il se saisit : les presque quatre-vingts kilos de la mère, plus quatre ou cinq par petit, n'étaient rien pour lui.

Ils rentrèrent au labo. Ils auraient du travail le lendemain : les légumes se garderaient quelques jours, mais il allait falloir préparer la viande pour la conserver.

*

* * *

*

Henry lavait la salade. Une partie avait été dévorée par les RTI, et il avait coupé les feuilles mâchonnées pour les rapporter au compost plus tard, mais il en restait bien assez pour Renard et lui. Ils avaient aussi rapporté entre autres carottes, navets et pommes de terre qu'il comptait faire cuire pour accompagner le petit RTI qui mijotait depuis la veille au soir. Une semaine qu'il ne mangeait pas pour économiser leurs réserves, aujourd'hui, il comptait bien faire un bon repas !

— Je peux t'aider ? demanda Renard en passant derrière lui.

— Avec une seule main, je ne vois pas comment.

— Je peux laver les légumes.

— Il te faut deux mains pour ça. Si tu mouilles le plâtre, il va fondre.

— De toute façon, il me gêne.

— Tu seras encore plus gêné sans, le rabroua gentiment Henry.

Renard s'empara d'un couteau.

— Je peux les éplucher, proposa-t-il.

— Comment tu comptes t'y prendre ?

— Je vais me débrouiller. Lave-m'en quelques-uns et tu verras !

Henry leva un sourcil dubitatif, mais obtempéra. Il abandonna sa salade le temps de laver deux légumes de chaque et de les porter à Renard.

Quand il eut fini de trier et laver les feuilles, il se retourna pour observer le travail de son ami.

Renard était à moitié allongé sur la table pour donner à son bras gauche, immobilisé à quatre-vingt-dix degrés, l'angle nécessaire pour tenir confortablement une pomme de terre. Si la position n'avait rien de conventionnelle, elle semblait porter ses fruits.

— Tu as des épluchures dans les cheveux, constata Henry.

— T'occupe, je gère ! rétorqua Renard en faisant un signe victorieux du pouce.

Puisque Renard « gérait », Henry lui apporta le reste des légumes à préparer.

— Tu me fais les carottes en rondelles, et l'oignon en lamelles.

— Ah non ! Pas l'oignon : ça me fait pleurer !

— Moi aussi. Et j'ai d'autres choses à préparer.

— Comme quoi ?

— C'est une surprise, répondit Henry avec un sourire mystérieux.

Henry alla dans sa chambre chercher un grand panier dans lequel il disposa deux couvertures et des coussins. De retour dans le coin cuisine, il y ajouta assiettes et couverts, ainsi que deux plats dans lesquels mettre les légumes et le RTI.

— Oh, tu prépares un pique-nique ! commenta Renard avec enthousiasme.

— Exactement ! Mais c'est pour ce soir : d'abord, il faut préparer maman RTI et les deux petits restants avant de les perdre.

Renard se remit au travail, tandis qu'Henry s'attaquait aux RTI. Il enleva la peau, lava les carcasses, retira les tripes et nettoya l'intérieur. Puis il découpa des portions de viande consommables, mettant de côté os et graisse pour une utilisation ultérieure. Une fois le découpage terminé, il badigeonna tous les morceaux d'une bonne couche de sel, puis les emballa dans des linges propres et les entreposa dans une autre pièce pour les faire sécher. Il étiqueta chaque morceau avec la date à laquelle ils seraient prêts, allant de quelques jours à quelques semaines.

Sa tâche terminée, Renard aida Henry de son mieux. La plupart des manipulations nécessitaient deux mains, mais il faisait un bon commis, apportant matériel et sel, rangeant la graisse et les os, et, plus important, fournissant café, thé et tisanes aux heures appropriées.

Une fois le travail terminé, Henry inspecta rapidement les blessures de Renard et changea les pansements : les sutures à sa hanche étaient inconfortables, mais plus douloureuses ; la peau continuait à gagner du terrain sur sa brûlure. Henry ne toucha pas à la main, se contentant de vérifier auprès de Renard qu'elle ne le faisait pas souffrir. L'accès était compliqué par le plâtre, même avec la fenêtre laissée en cas de besoin, mais Henry comptait changer le plâtre dans quelques jours : une inspection plus poussée de la main pouvait attendre ce moment-là.

Une fois tous les impératifs terminés, ils se rendirent à nouveau au potager. Renard était moins nerveux que la veille, même si Henry voyait clair dans son jeu : il parlait trop fort et trop vite, cachant ses craintes derrière un enthousiasme forcé. Mais il n'avait pas protesté à l'idée de quitter le labo, et avait semblé réellement excité d'aller faire un pique-nique.

Sur place, Henry sortit deux fauteuils de l'abri et alluma un feu sur lequel il installa une broche pour terminer la cuisson du petit RTI. Puis il tira deux bières du panier, en tendit une à Renard, et s'installa confortablement.

*

* * *

*

Henry se tenait devant le *Queen*. Renard avait finalement reconnu que faire l'aller-retour avec le *Tempusfugitron* et rester sur place le temps de prélever le matériel nécessaire ne présentait pas de grand danger.

L'établissement impressionnait Henry — ou plutôt, ce qu'il savait qu'il trouverait à l'intérieur. Quatre siècles que la célèbre boîte de nuit avait brûlé, quatre siècles que les corps attendaient que quelqu'un s'occupe d'eux.

Il entra, traversa le hall, et se rendit dans la salle de spectacle.

Il faisait sombre, l'électricité coupée depuis longtemps. L'éclairage fourni par sa lampe de poche rendait la scène plus horrible encore : il distinguait des formes calcinées, robots et humains entremêlés. Les vêtements synthétiques avaient fondu sur ce qui restait de peau, d'os et de métal. La majorité des corps était massée contre l'entrée de la salle, gênant le passage et témoignant de leur ultime tentative de sortie, de la terreur qui avait régné alors que tout brûlait.

Il se fraya un chemin entre les corps, résolu à ne rester qu'aussi peu de temps que possible : il avait l'habitude des cadavres, mais la ressemblance que la moitié d'entre eux avait avec *lui* le mettait extrêmement mal à l'aise.

Il trouva un robot pas trop amoché et sortit son matériel. Lampe coincée entre les dents pour éclairer son travail, il sortit un couteau et s'apprêta à découper la peau dont il avait besoin.

Au moment où la lame toucha le robot, il se figea. Ce qu'il était en train de faire lui semblait être un sacrilège. Après tout, lorsque lui ou Renard croisait le cadavre d'un humain, ils ne pratiquaient pas le cannibalisme, ils l'enterraient. Même si le corps était en bon état, même dans les pires moments de disette. Était-ce différent s'il s'agissait d'un robot, qui n'avait jamais été vraiment vivant ?

Lui se sentait très vivant…

Se reconcentrant sur la tâche à accomplir, il appuya sa lame, et trancha. Il préleva plusieurs rubans de peau qu'il rangea entre des bandes de plastique pour éviter qu'elles ne soient en contact. Il n'avait pas besoin de beaucoup, même en comptant les nouvelles blessures infligées par le RTI deux jours plus tôt, mais il préleva tout ce qu'il pouvait de ce corps : profané pour profané, autant que ce soit utile. Il aurait des réserves pour des incidents futurs, et il prévoyait d'utiliser les échantillons supplémentaires pour pouvoir recréer le matériau lui-même à l'avenir.

Il ne voulait pas avoir à revenir.

*

Sa tâche terminée, Henry pressa avec soulagement sur le bouton de téléportation. Il avait hâte de rentrer chez lui.

Il réapparut au milieu du labo et–

— Bouge pas !

Henry cligna plusieurs fois des yeux, le temps de bien saisir la scène devant lui. La moitié des meubles avait été déplacée, et formait une barricade de fortune qui coupait le labo en deux. De l'autre côté, Renard le tenait en joue à l'aide de la *Castagneuse*, sur laquelle sa prise était plutôt précaire. Il avait fixé son propre *Tempusfugitron* par-dessus son plâtre.

Henry leva les bras, doucement, en signe d'apaisement.

— Pose ça, dit-il en désignant l'arme du menton. Tu vas te blesser. Ce n'est pas fait pour être manipulé à une main. À vrai dire, ce n'est pas fait pour être manipulé par un humain : la puissance de recul est trop forte.

En guise de réponse, Renard se crispa sur l'arme.

— Qu'est-ce qui me dit que tu n'as pas été à nouveau piraté ? demanda-t-il.

Henry réfléchit. Ce n'était pas le cas, il en était certain : il n'avait croisé personne, il n'y avait pas de discontinuité dans sa mémoire, il n'avait aucune envie de s'en prendre à Renard. Il pouvait lui dire ça, bien sûr, mais en quoi était-ce convaincant ? S'il *avait* été piraté, il pourrait tout aussi bien répondre la même chose…

— Rien, répondit-il. Je ne peux pas te prouver que ce n'est pas le cas juste en le disant. On peut attendre quatre heures que mon programme de diagnostique tourne, si tu veux…

Henry hésita.

— Ou je peux l'activer maintenant.

Ça ne lui ferait pas de bien, la demande en énergie était énorme. Il risquait de ne pas tenir jusqu'au bout de l'opération. Mais il n'avait pas envie d'attendre quatre heures à regarder Renard dans le blanc des yeux, en espérant que son ami ne craque pas sous le stress.

— Tu as besoin de quoi pour le faire mettre en route ?

— De rien. Une chaise pour m'asseoir ? Je peux me connecter à mon ordinateur pour que tu voies le résultat.

— D'accord, on fait ça.

Henry récupéra sa chaise dans la barricade, puis s'installa devant son ordinateur, auquel Renard n'avait heureusement pas touché. Même s'il pouvait comprendre la réaction de son ami, il aurait été furieux si son matériel avait été endommagé. Il n'était déjà pas ravi d'imaginer le mal que Renard s'était probablement fait en établissant sa barricade — inutilement de surcroît : si Henry avait voulu l'attaquer, ce n'est pas ça qui l'aurait retenu.

Il ouvrit ses circuits et tira deux câbles, qu'il brancha à son ordinateur : l'un permettait d'accéder à ses programmes internes, et donc de lancer la routine de surveillance et vérifier que tout allait bien, et il relia l'autre à un auxiliaire de batterie qui, il l'espérait, l'aiderait à supporter la demande en énergie du programme.

Il lança une commande, et sentit Renard s'approcher, assez pour lire les lignes de log qui défilaient à l'écran.

— Ça va prendre quelques minutes. Comme je te l'ai dit l'autre jour, le programme est plutôt énergivore. Et il a tourné pour la dernière fois il y a…

Henry tapa une nouvelle commande, et fit la grimace.

— …moins d'une heure. Je ne sais pas si j'aurai assez de puissance pour qu'il arrive au bout, même avec l'alimentation externe.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce qui va se passer, si tu n'en as pas assez ?

— Mes circuits principaux vont s'éteindre, et le programme continuera à tourner à plus faible intensité. Ce sera comme si j'étais tombé dans les pommes. Une fois le programme terminé, je me rechargerai via le câble d'alimentation, et dès que le niveau sera suffisant, je me rallumerai automatiquement.

Henry vit Renard déglutir, puis acquiescer. Il avait espéré que son ami change d'avis devant la menace d'extinction, mais non. En même temps, il avait tout fait pour être rassurant, et il n'y avait pas vraiment de risque. Il n'était juste pas très chaud pour s'éteindre en la présence de Renard. La dernière fois…

Henry secoua la tête et entra une nouvelle commande. Le programme se lança.

— Il n'y a plus qu'à attendre, annonça-t-il. Si la puissance n'est pas suffisante, le programme tournera plus longtemps, ça peut prendre quelques heures. Inutile de t'inquiéter.

Il n'était pas certain que c'était vraiment Renard qu'il cherchait à rassurer.

Deux minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles les deux compagnons suivirent les logs à l'écran. Pour Renard, elles n'étaient sans doute pas très parlantes, c'était plus pour se donner l'impression de faire quelque chose en attendant. Pour Henry, elles étaient rassurantes, bien que sans surprise : le programme ne détectait rien d'anormal.

Une alarme retentit depuis les entrailles d'Henry, qui les fit sursauter.

— Le niveau de charge devient critique, expliqua-t-il en faisant apparaître une jauge à l'écran. S'il atteint cinq pour cent, je m'éteindrai. En dessous des trois pour cent, le programme ralentira drastiquement. Tu le verras dans les logs. Là : regarde…

Henry montra la partie des logs qui indiquait la progression du programme. Soixante-dix pour cent. Il ne tiendrait pas.

— La progression ralentira, et la jauge se stabilisera autour des trois pour cent.

— Et si ça continue de descendre ? demanda Renard d'une voix nerveuse.

— De toute façon, on ne peut pas l'arrêter.

L'attente reprit, inconfortable. Henry surveillait la jauge de puissance, huit pour cent, sept… Dans le reflet de l'écran, il voyait les yeux de Renard qui sautaient des logs à la jauge. Six pour cent.

Cinq.

La vision d'Henry se brouilla, son corps se fit lourd.

Le monde autour de lui bascula, puis tout devint noir.

*

— Henry ? Henry ?

Il sentait qu'on le secouait.

— Henry !

Quelque chose claqua. Il réalisa avec un temps de retard que Renard l'avait giflé.

— Aïe ! protesta-t-il sans conviction.

— Henry ! Le programme est terminé, la jauge est repassée au-dessus des quinze pour cent, tu devrais pas être réveillé depuis longtemps ?

Henry ouvrit les yeux. Il était tombé de son siège, Renard agenouillé au-dessus de lui, la *Castagneuse* posée un peu plus loin.

— Aucune idée. Ce n'est pas une expérience que je m'étais amusé à faire avant.

— *Amusé* ?

Renard avait l'air tout sauf amusé.

— C'est toujours intéressant de faire des découvertes scientifiques.

— Sur toi-même ?

— Je suis un modèle fascinant.

Henry voulut se relever, mais ses jambes le trahirent. Il retomba, et se retrouva soudain prisonnier d'un étau formé des bras de Renard.

— Tu m'empêches de respirer…

— T'es un robot, t'as pas besoin de respirer.

— Mais j'aime bien. Ça me fait me sentir normal.

Renard relâcha légèrement son étreinte.

*

Ils passèrent le reste de la journée à ranger le désordre mis par Renard pour construire sa barricade, Henry déplaçant les meubles tandis que Renard y replaçait les contenus. Une étagère avait été abîmée, et Henry resserra les écrous et consolida les planches déficientes.

Tout en rangeant, Henry observait Renard. Il semblait plus serein. Fatigué, mais il n'y avait pas de gêne dans ses mouvements. Henry mit la *Castagneuse* sous clés, et renonça à confronter Renard au sujet de ses actions dangereuses. Au final, Renard avait agi de son mieux sous l'emprise de la panique. Il aurait pu faire pire. Il aurait pu percevoir le labo comme une source de danger, et partir.

*

* * *

*

Après un petit-déjeuner constitué de galettes de pommes de terre et de bacon de RTI provenant de la réserve, Henry sortit les bandes de peau récupérées la veille. Renard l'aida à les couper à la bonne dimension et à les coller là où sa propre peau avait été déchirée. En une petite demi-heure, ils avaient colmaté tous les trous causés par Renard lors de leur affrontement, par la femelle RTI qui les avait attaqués dans le potager, ainsi que les traces laissées par des chocs plus anciens disséminées çà et là sur son corps.

— T'es tout beau tout neuf ! annonça Renard quand ils eurent terminé. Tu veux un miroir ?

— Le truc dont tu te sers pour te couper en te rasant, tellement il est fissuré et terne ? demanda Henry, circonspect.

— Tu as mieux ?

— Non, reconnut Henry. Je veux bien.

Renard rapporta son miroir. La surface était craquelée par endroit et noircie, mais en dépit des reproches énoncés par Henry, on y voyait correctement, et le scientifique passa un moment à vérifier les réparations apportées à son visage.

— Mais oui t'es beau gosse, le taquina Renard. Quand tu m'autoriseras à voyager dans le temps, j'irai en chourer un neuf chez Raph. Comme ça, tu pourras t'admirer tant que tu voudras.

— Ça ne te suffit pas de lui piquer ses bouteilles ?

— Si t'aimes pas mes cadeaux, dis-le.

— J'aime bien tes cadeaux. Mais peut-être que Raph va finir par se lasser, tu y as pensé ?

— D'accord. La prochaine fois, je lui laisserai une bouteille de *jus de chaussette* en échange. Le meilleur que je trouverai.

— Je ne suis pas sûr que ce soit mieux…

Henry rendit son miroir à Renard.

— Cette peau a des propriétés cicatrisantes fascinantes.

— J'avoue, je suis jaloux.

— J'ai assez d'échantillons pour faire une étude poussée. J'espère comprendre comment répliquer cette matière. Peut-être que ce sera compatible avec la peau humaine : je pourrais te faire des pansements cicatrisants, plutôt que de te voir répandre du sang partout.

Renard tira la langue, et Henry lui sourit. Puis il mit son projet à exécution : il tria les échantillons et sortit un carnet de notes, un microscope et plusieurs boîtes de Petri, et commença son analyse. De son côté, Renard s'était installé devant l'ordinateur d'Henry, probablement pour continuer ses recherches sur l'incendie de Noisy.

Le reste de la journée passa tranquillement, ponctué par les cris de victoire ou de déception des deux chercheurs.

*

* * *

*

Renard ramassa les cartes. Henry le vit bien distinctement mettre le joker sur le dessus du paquet, puis battre de manière à toujours conserver la carte à la même position. Puis il coupa le paquet en trois. Les cartes du dessous passèrent au milieu, et celles du milieu en dessous.

— On ne coupe pas les cartes au rami, fit remarquer Henry.

— C’est une variante.

Il distribua les cartes, quatorze pour lui, treize pour Henry, et, automatiquement, le premier joker lui revint. Henry prit une gorgée de tisane et ramassa ses cartes. Son jeu n’était pas mauvais. Renard défaussa un dix et Henry le prit, puis défaussa un deux. Il n’allait pas non plus l’aider.

Quelques tours passèrent, les deux joueurs améliorant leur main. Renard se défaussa d’un valet.

— Tu as jeté deux cartes.

— Tu es sûr ?

— Oui. J’ai jeté le quatre de carreau et toi le valet de trèfle. Il y a un huit de pique entre les deux, regarde.

Henry écarta les cartes pour illustrer son propos.

— Ah, mince ! Je n'avais pas vu cette carte, elle devait être collée depuis le début… Attends, je la reprends…

— Si tu la reprends, tu vas avoir quatorze cartes. Ça veut dire que soit tu as tiré deux cartes à un moment, soit tu t'en es distribué quinze au début.

— Ah ?

Renard recompta ses cartes.

— Ah oui, tu as raison. À toi de jouer, alors.

Henry ramassa le valet, posa treize cartes, et jeta le joker qu'il avait tiré quelques coups plus tôt.

— C'est pas possible, tu comptes les cartes ! s'offusqua Renard.

— Quoi, parce que tu triches éhontément et que tu perds quand même, c'est que je compte les cartes ?

— Je ne triche pas, tes cartes pourries collent !

— Tu as regardé la carte que j'allais piocher presque un coup sur deux.

— Par erreur !

— Un coup sur deux. Et est-ce qu'on parle des jokers, que tu t'arranges pour avoir chaque fois que possible ?

— Si tu penses que je triche, pourquoi tu joues avec moi ?

— Parce que je gagne.

Henry ramassa tranquillement les cartes.

— Une autre ? proposa-t-il.

*

* * *

*

Cela faisait deux semaines qu'Henry avait été piraté et avait attaqué Renard. Le labo était plus calme, les deux amis s'habituaient à être constamment en présence l'un de l'autre. Renard sursautait moins, Henry faisait moins attention à ne pas le surprendre. Les derniers dégâts visibles d'Henry étaient cachés sous sa blouse rapiécée à l'épaule. Renard pouvait s'asseoir presque normalement, même si pas très longtemps.

Renard grogna. Henry leva un sourcil.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

— Ça gratte, répondit Renard d'un air malheureux.

— Ta brûlure ? C'est normal, c'est la peau qui se reconstruit.

— Ça me rend fou !

— Ça va passer.

— Quand ? Ça dure depuis des jours, je supporte plus…

— Laisse le temps au temps.

— « Laisse le temps au temps » gna gna gna…

Henry roula des yeux devant l'attitude immature de son compagnon.

— Puisque tu parles de tes blessures, il est temps de changer les pansements. Et le plâtre.

— Le plâtre ? Pourquoi ?

— Parce que ton bras était assez enflé la semaine dernière. Tu dois flotter dedans maintenant. Et ça me permettra de bien examiner ta main, on ne s'en est pas occupé la dernière fois.

— Tu peux m’en faire un plus petit ? essaya Renard.

— Non.

— Mais je ne peux pas bouger avec…

Henry le fusilla du regard.

— C’est l’idée.

Renard soupira et s’installa près d’Henry. Celui-ci sortit une scie médicale et la mit en route. Renard fit un bond sur son siège, manqua tomber, et poussa un cri de douleur.

— Tu vas me couper le bras avec ça !

— Mais non… C’est pour le plâtre, ça ne va rien faire à ton bras.

— C’est une scie.

— C’est une scie *médicale*.

— Quelle différence ?

— Elle coupe le matériel, pas les bras.

— Tu es sûr ?

— Évidemment. Maintenant, donne ton bras.

Renard s’exécuta avec une réticence évidente. Henry approcha la scie du plâtre, et commença à couper.

— La scie vibre, expliqua-t-il, ce qui casse le plâtre, parce qu’il est dur. La peau, elle, est molle : elle suit les vibrations sans être coupée.

Il fit une entaille sur toute la longueur du plâtre, puis une autre de l’autre côté. Enfin, il écarta les deux morceaux, et libéra le bras.

Il était pâle et sec, avec quelques peaux mortes. L'œdème avait bien dégonflé depuis la semaine précédente.

— Comment tu te sens ? demanda Henry.

— Ça fait bizarre. J'ai froid. Ça démange.

— Essaie de bouger un peu : les doigts, le poignet, le coude. Doucement. Les articulations vont être raides, c'est normal, ça fait deux semaines qu'elles sont immobilisées. Si la fracture te fait mal, tu arrêtes tout de suite.

Renard obtempéra en grimaçant.

— Est-ce que ça te fait toujours mal dans la main quand tu bouges les doigts ?

— Non, mais c'est raide…

— C'est normal.

— Si c'est raide comme ça au bout de deux semaines, qu'est-ce que ça va donner quand tu me l'enlèveras pour de bon ?

Henry sourit gentiment.

— Ce sera pire. Tu auras du travail à faire pour regagner ta force et ta souplesse. Mais ça ira : la fracture n'est pas compliquée, aucune articulation n'est touchée, tu récupéreras bien.

Renard se détendit un peu.

Henry enleva le pansement de la main, et vérifia la blessure. Les croûtes étaient prêtes à tomber. Il y avait une légère boule sous la peau d'un côté, qui persisterait sans doute plusieurs semaines, mais ne portait pas à conséquence. Cette blessure-là n'avait plus besoin de soins.

Il alla chercher une bassine, de l'eau et du savon, et nettoya précautionneusement le bras de Renard.

— Si je te fais mal, tu me le dis.

Puis il sécha le bras, et sortit de quoi poser un nouveau plâtre.

Cela fait, il retira le bandage autour de la hanche de Renard et inspecta la cicatrice qui s'était formée. Les bords étaient bien rapprochés, elle était belle et ne présentait aucune trace d'infection.

— On va pouvoir enlever les fils et oublier celle-là aussi.

— Super. Ça va faire mal ?

— Ça va tirer un peu, mais ça ne devrait pas être trop douloureux.

Henry sortit des ciseaux et une petite pince, qu'il nettoya soigneusement tout en faisant bouillir de l'eau. Il se servit une tisane, un café pour Renard, et trempa ses instruments dans ce qui restait d'eau bouillante. Puis il les en sortit et les laissa refroidir sur une surface propre.

Il badigeonna la cicatrice de Bétadine, mit des gants stériles, et s'attaqua aux points de suture. Couper le fil, tirer gentiment avec la pince jusqu'à ce qu'il vienne, puis rebelote sur le prochain point. Renard grogna un peu, mais ne bougea pas.

Henry posa quelques bandelettes adhésives pour consolider la cicatrice, puis défit le dernier pansement. La brûlure évoluait toujours bien : une couche de peau neuve recouvrait presque l'entièreté de la blessure, très fine, rose et brillante, même s'il restait encore quelques poches qui cicatrisaient avec un temps de retard. Il refit le pansement, mais c'était probablement le dernier.

---

1. Rongeur de Taille Inhabituelle.

Prochain chapitre le 19 novembre.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés